Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 30 (1980)
Heft: 4

Artikel: À propos d'actes 20,7-12 : puissance du thaumaturge ou du témoin?
Autor: Tremel, Bernard
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381182

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 112 (1980), P. 359-369

A PROPOS D'ACTES 20,7-12: PUISSANCE DU THAUMATURGE OU DU TÉMOIN?

BERNARD TRÉMEL

Le problème du miracle dans les Actes des Apôtres

Les récits de miracles dans le livre des Actes font l'objet d'interprétations diverses. Sans doute les commentaires qui tendent à les considérer comme des reportages d'un rédacteur proche des témoins oculaires ont-ils cédé le pas à des positions plus critiques. Deux orientations majeures se partagent l'exégèse plus récente. L'une met l'accent sur le milieu religieux hellénistique qui considérait ces prodiges comme des manifestations divines (cf. Ac 14,8-18). L'autre situe ces récits dans le contexte du projet du rédacteur: les signes et prodiges de Pierre et de Paul ont pour but d'authentifier leur légitimité de témoins (cf. Ac 3,6.16).

Pour illustrer cette diversité d'approches et en vérifier le bien-fondé, nous ne retiendrons que le récit de la résurrection du jeune Eutyque par Paul, au cours d'une scène d'adieux à l'église de Troas (Ac 20,11-12)[1].

Des commentaires plus anciens, comme celui de Jacquier, relèvent les traits qui accusent un « réalisme » historique. Ainsi les lumières, multipliées pour solenniser la fête et manifester la joie de l'assemblée à l'occasion du passage de Paul, « prouvent que l'historien a été témoin de l'événement » et expliquent aussi que l'on ait dû tenir la fenêtre ouverte. Et puisque le jeune homme est tombé du troisième étage « sur le pavé de la rue ou d'une cour », l'auteur ne peut se tromper en affirmant qu'Eutyque était bien mort[2]. D'autres commentaires, pourtant plus critiques, réagissent aussi en fonction de la vraisemblance ou de l'invraisemblance historique: ainsi Haenchen qui souligne l'invraisemblance d'un repas à minuit ou encore le fait de se pencher sur le jeune homme dont les os sont brisés[3].

L'école de Tübingen préférait situer l'épisode de Troas dans le contexte théologique des Actes. Il s'inscrit, à l'intérieur d'une présentation parallèle

[1] Bibliographie sur les récits de miracles dans les Actes dans F. NEYRINCK, « *The Miracles Stories in the Acts of the Apostles* », in J. KREMER, *Les Actes des Apôtres. Traditions, rédaction, théologie*, Leuven 1979, p. 169-213. Cf. aussi le dernier commentaire paru après la rédaction de cet article: G. SCHNEIDER, *Die Apostelgeschichte* (1. Teil) (H.T.K.N.T.), Freiburg 1980, Exkurs 7, *Die Wundererzählungen*, p. 304-310.

[2] E. JACQUIER, *Les Actes des Apôtres* (E.B.), Paris 1926, p. 598-601.

[3] E. HAENCHEN, *Die Apostelgeschichte* (K.E.K.), Göttingen 1977[7], p. 559-562.

des figures de Pierre et de Paul, comme le symétrique de la résurrection de Tabitha par Pierre (9,36-42). Ce parallèle s'explique par une visée apologétique: il s'agit de placer Paul sur le même pied que Pierre[4].

Les commentateurs inspirés par la *formgeschichtliche Methode* relativisent ce parallèle trop systématique et analysent le récit en faisant appel à deux sortes de critères. La critique littéraire permet à Dibelius de discerner la rédaction au style «nous» (cf. v. 7-8) et une histoire primitive très populaire de ton. Le rédacteur christianise le miracle en lui donnant un cadre liturgique. L'anecdote primitive avait une tournure tout à fait profane: un lecteur sceptique peut se demander s'il s'agit réellement d'un miracle ou si Paul ne pose pas plutôt un diagnostic en déclarant que le jeune homme est encore en vie! Cette anecdote ne serait pas sans analogie avec un milieu religieux populaire comme celui qui se retrouve derrière la vie d'Apollonius par Philostrate[5].

Les études qui mettent l'accent sur la rédaction font à nouveau place au parallèle entre Pierre et Paul, en l'étendant à toute l'œuvre de Luc, c'est-à-dire aux miracles de Jésus dans le premier volume à Théophile. Ce parallèle n'est plus envisagé selon la thèse «dialectique» de l'école de Tübingen, mais en fonction de la vision lucanienne de l'«histoire du salut», en laquelle les miracles des témoins sont en relation étroite avec le service de la parole[6].

Les remarques qui suivent se situent dans cette perspective d'une étude de la rédaction, sans pour autant dénier tout intérêt à une préhistoire du récit. Il ne suffit pas toutefois d'établir la genèse plus ou moins hypothétique d'un texte pour en dégager le sens. Notre lecture part de ce présupposé que la globalité et la cohérence du récit, comme son inscription dans le cadre du voyage d'adieux de Paul aux églises fondées par lui et dans le cadre du témoignage qui conduit la parole jusqu'aux extrémités de la terre, ont autant de pertinence pour accéder au dialogue que le rédacteur poursuit avec Théophile.

Quelques indices d'une structure globale

Ce récit est enchâssé dans une section en «nous»[7]: ce «nous» encadre l'épisode (cf. v. 5-6 et 13-15). Il est, de plus, introduit dans la trame même de

[4] Cf. F. NEYRINCK, *art. cit.*, p. 172-195, sur les différentes variantes du parallèle.

[5] M. DIBELIUS, *Aufsätze zur Apostelgeschichte*, Göttingen 1953[2], p. 22-23.

[6] Cf. F. NEYRINCK, *art. cit.*, p. 202-205; A. GEORGE, *«Le miracle dans l'œuvre de Luc»*, in *Les miracles de Jésus dans le Nouveau Testament*, éd. X. Léon-Dufour, Paris 1977, p. 255-256; 266-268.

[7] Les «sections nous» (Ac 16,10-17; 20,5-15; 21,1-18; 27,1-28,16 et la variante occidentale de 11,28) sont caractérisées par le passage du récit de la troisième per-

l'histoire: le rédacteur se range donc parmi les membres de l'assemblée et les témoins oculaires du miracle (v. 7-8). Les v. 9-11 sont à la troisième personne, ce qui s'explique du fait que Paul ou Eutyque deviennent les sujets. Au v. 12, Paul étant parti avec ses compagnons, le récit revient encore à la troisième personne. Le lieu de cette scène, l'église de Troas, est d'ailleurs le point de convergence de deux groupes de compagnons de Paul (cf. v. 5-6); ils se retrouveront à Milet pour le «testament d'adieux» aux anciens d'Ephèse (cf. v. 20,15 et 21,1). A Troas, Paul parle, mais le rédacteur raconte ce qu'il fait; à Milet, il rapporte son enseignement: le même «nous» recouvre ce que Paul fait et ce qu'il dit, comme une attestation pour Théophile de la tradition que le rédacteur veut perpétuer.

La scène elle-même semble enveloppée par une formule qui comprend les mêmes éléments:

v. 7	nous étant réunis pour *rompre le pain*	(a)
	Paul *discourait*... et prolongea *la parole* jusqu'à minuit	(b)
	devant *partir* le lendemain	(c)
v. 11	après avoir *rompu le pain*	(a′)
	et après avoir *conversé* longtemps jusqu'à l'aube	(b′)
	il *partit* ainsi	(c′)

Il s'agit d'une inclusion qui encadre un épisode central: celui de la chute et de la résurrection du jeune homme. Ces indices semblent bien souligner une intention de lier fortement le cadre liturgique au miracle proprement dit. Le récit ne s'achève pourtant pas avec la mention de la «sortie» de Paul, mais avec la mention de la présentation du jeune homme bien en vie, qui est source de réconfort pour l'église. Il faudra rendre compte d'un désordre apparent entre les v. 11 et 12, que les exégèses de type génétique attribuent à la négligence du rédacteur lorsqu'il «enguirlande» l'histoire originale de détails liturgiques.

Au cœur du texte, les v. 9-10 sont construits sur une double descente vers l'en bas, celle du jeune homme qui déclenche le mouvement de Paul, et sur une remontée de Paul vers la chambre haute, qui permettra celle d'Eutyque au v. 12. Ainsi la scène s'inscrit-elle dans un espace qui oppose le lieu de l'assemblée au terme de la chute. La chute du jeune homme est scandée par une série de termes où se répète le préfixe qui désigne l'en bas (καταφερόμενος... κατενεχθείς... κάτω...). Le parallélisme entre la chute d'Eutyque et la descente de Paul est encore souligné par l'emploi du verbe *tomber* et d'un

---

sonne à la première personne du pluriel. Les commentateurs expliquent ce changement soit par l'insertion d'une source (diaire de voyage ou itinéraire), hypothèse de plus en plus contestée, soit comme indice rédactionnel manifestant l'intention du rédacteur de se présenter comme témoin et compagnon de Paul. Il y aurait lieu de remarquer que ce «nous» s'inscrit dans un récit qui s'adresse à un destinataire.

composé *tomber sur* (ἔπεσεν/ἐπέπεσεν) pour désigner le terme de cette trajectoire: Paul se précipite sur celui qui est tombé en bas. La différence radicale entre les deux mouvements est dans le fait que, dans le cas du jeune homme, il est involontaire, puisqu'il est emporté par un sommeil profond, tandis que, dans le cas de Paul, il est dû à son initiative pour rejoindre le malheureux jeune homme.

Cet «en bas» où aboutit Eutyque est le lieu des ténèbres et de la mort. Nous avons laissé de côté le v. 8, qui mentionne des lampes nombreuses qui illuminent la salle haute où se tient l'assemblée. Cette mention des lampes a reçu diverses explications de la part de commentateurs. Outre le trait pittoresque qui est la signature du témoin, on peut relever celle qui pense à un détail relevant du caractère festif de l'assemblée avec fraction du pain ou encore celle qui y discerne une protestation contre les accusations portées contre les assemblées chrétiennes[8]. Mais il faudrait d'abord relever que cette abondance de lumière caractérise précisément le lieu de la parole et de la fraction du pain. La même abondance caractérise la lumière de la salle et la parole de Paul (v. 8 λαμπάδες ἱκαναί/v. 11 ἐφ'ἱκανόν τε ὁμιλήσας[9]).

Sans doute le récit ne mentionne-t-il pas le lieu de la chute comme celui des «ténèbres extérieures», mais c'est le lieu où conduit le sommeil. Par contre, cet espace extérieur à l'assemblée est bien celui de la mort, puisque cet en bas est le terme d'une chute où le jeune homme n'est plus qu'un cadavre: «il fut pris mort». Ne peut-on dès lors rétablir les termes qui manquent? Le lieu de la lumière, qui est celui où l'assemblée écoute la parole, est l'espace de la vie, et le lieu de la mort, où ne retentit plus la parole, est celui des ténèbres[10].

Mais on remarquera que le récit est celui d'une transformation du lieu de la mort, où conduit la profondeur du sommeil, en lieu de la vie. Le terme de la descente de Paul est à la fois de prendre avec lui le cadavre du jeune homme et de proclamer que «son souffle de vie» (ψυχή) est en lui. Le porteur de la parole est donc aussi celui qui proclame la vie, plus exactement le passage de la mort à la vie. Ainsi le domaine des ténèbres de la mort peut être lui-même envahi par la parole de la vie.

A une telle interprétation semble pourtant faire obstacle le génitif absolu du v. 9 «Paul discourant avec beaucoup de faconde», qui attribue, à première vue, le sommeil du jeune homme au discours trop prolixe du prédicateur! Certains commentateurs comprennent en effet le génitif absolu avec

[8] Cf. références dans E. HAENCHEN, *op. cit.* p. 560, nº 4 et dans H. CONZELMANN, *Die Apostelgeschichte* (H.N.T.), Tübingen 1963, p. 117.

[9] La situation dans la nuit par rapport à la lumière ressort des notations des v. 7 et 11 («jusqu'à minuit», «jusqu'à l'aube»).

[10] Les figures du récit sont celles de la parénèse paulinienne de Rm 13,11-12; cf. Ep 5,8-14.

une nuance causale, y voyant même une réminiscence de portée psychologique[11]. Mais ne pourrait-on y voir qu'une simple nuance circonstancielle? A ce moment, la parole de Paul n'est pas nécessairement la motivation du sommeil. Le rédacteur voudrait simplement marquer une sorte de contraste entre le fait que Paul parle avec abondance et le fait que le jeune homme se laisse gagner par le sommeil. Le sommeil devient rupture avec l'écoute de la parole. En tout cas, on ne voit que l'on puisse exclure une telle interprétation. Et si on l'admettait, l'opposition entre lumière et ténèbres, vie et mort prendrait toute sa force: le moment du sommeil où s'opère la rupture avec l'écoute de la parole est celui qui décide de la chute dans la nuit et la mort. Au contraire, le nouvel éveil à la vie est proclamé par le serviteur de la parole et il ramène Eutyque dans le lieu de la lumière. C'est la parole de Paul qui transgresse les frontières entre l'espace de la vie et de la mort, mais la vie exige un espace de lumière qui est celui de la parole.

Une autre opposition vient s'inscrire entre le v. 10 et le v. 12. L'appel de Paul: « Ne vous agitez pas! » contraste avec le réconfort de l'assemblée qui est sans mesure. Ce trouble est sans doute l'effet de la présence de la mort qui atteint l'un des membres de l'église. Et le réconfort sans mesure s'inscrit dans le cadre de la présence du jeune homme dans le lieu de la lumière. Le débordement de consolation fait penser à la surabondance de la lumière et de la parole qui marque l'espace de la vie. La suite assez surprenante des v. 11 et 12 pourrait trouver un sens dans ce contexte. Sans doute Paul sort-il de l'assemblée et cette sortie évoque-t-elle son départ définitif (cf. 20,29), celui de sa propre mort. Mais la parole des témoins ne meurt pas: le signe de la vie demeure dans la communauté comme fruit de cette parole.

Le parcours de la parole

Il semble donc qu'une lecture tout à fait cohérente du récit soit possible si l'on accepte d'entrer dans ce langage figuratif: l'organisation de l'espace entre l'en haut et l'en bas, comme lieux identifiés de la lumière et des ténèbres, de la vie et de la mort. Sans doute faudra-t-il encore vérifier si ce langage est celui du rédacteur en d'autres contextes.

Le texte fournit lui-même les clefs de ces figures, en faisant de la salle haute, illuminée par tant de lampes, le lieu de la parole et de la fraction du pain. Le thème du sommeil suggère que le contact est rompu avec l'écoute de la parole et l'espace de la lumière. D'où la chute dans le domaine des ténèbres de la mort. Mais le contact avec la vie et le retour dans le lieu de la lumière peut être rétabli par celui qui est le porteur de la parole. Nous ne

[11] Cette tendance psychologisante est particulièrement perceptible dans la traduction de la T.O.B.: « tandis que Paul n'en finissait pas de parler »!

sommes donc pas enfermés dans une opposition infranchissable entre le lieu de la vie et celui de la mort. Le porteur de la parole prend l'initiative de sortir de ce lieu de la lumière pour affronter la mort à bras le corps et la terrasser dans son domaine. Mais, après la sortie du témoin, la vie doit retrouver son lieu, l'assemblée qui écoute la parole et qui rompt le pain.

Le récit suggère qu'une sortie de l'espace de la lumière et de la vie est possible même pour un membre de l'assemblée; cette rupture se réalise au moment où une distance se prend par rapport à la parole: c'est ce que signifie le sommeil. Mais le récit affirme aussi que la parole est assez puissante pour transgresser les frontières de la vie et de la mort et pour rendre à la vie celui qui se laisse prendre par le sommeil de la mort.

Paul fait figure de thaumaturge qui fait passer le jeune homme de la mort à la vie. Toutefois cette puissance, il l'exerce en tant que serviteur de la parole. Et lorsque le témoin sort, lorsqu'il n'est plus présent, l'église peut toujours reconnaître le réconfort de cette présence de la vie qui jaillit de la parole. Histoire populaire à la gloire du thaumaturge Paul faisant de lui le rival des thaumaturges païens ou l'égal de Pierre? N'est-ce pas plutôt l'invitation du rédacteur à son destinataire à reconnaître dans la tradition de la parole des premiers témoins l'espace de la vie? Pour vivre, il faut demeurer dans la parole de la grâce, au sein de l'église assidue à écouter l'enseignement des apôtres. Le texte du miracle ne doit pas seulement être lu dans le fil du récit qui n'en ferait qu'un souvenir biographique, mais dans l'épaisseur d'une tradition qui se poursuit entre Luc et Théophile.

Le contexte des adieux de Paul aux églises

L'inclusion des v. 7 et 11 insiste sur la « sortie » de Paul. Le récit s'inscrit lui-même dans le contexte du voyage d'adieux du fondateur aux églises. Le temps de fonder est achevé: désormais, il s'agit d'affermir les églises sur ce fondement [12]. Cet affermissement reçoit son achèvement dans le « testament d'adieux » de Paul aux anciens d'Ephèse, étape suivant la halte à Troas. Paul y exhorte ses « successeurs », auxquels il confie l'église à bâtir sur le fondement de la parole de la grâce, à veiller, après son départ, aux menaces qui surgissent et de l'extérieur (« les loups ») et de l'intérieur (« des hommes surgis d'entre vous ») qui risquent d'ébranler les disciples.

Il existe entre cette exhortation et le récit de Troas des harmoniques profondes: non seulement l'évocation du « départ » de Paul (cf. 20,22-25) ou encore le rappel d'un enseignement abondant (20,20-21), mais encore l'exhortation pressante à veiller, c'est-à-dire à ne pas se laisser aller au sommeil, mais à continuer d'annoncer la parole (20,31-32). Si les pasteurs ne

[12] Cf. Ac 13,43; 14,22-23; 15,36.41; 16,40; 18,23; 20,1 pour l'importance de « l'affermissement » des églises dans les Actes.

veulent pas voir les disciples sombrer dans les ténèbres, ils ne doivent pas cesser de proclamer la parole de la grâce qui seule permet à l'édifice de se construire. L'héritage, celui de la vie, doit être assuré par la permanence de la parole. A Troas, la maison était l'espace de la lumière et de la vie, le lieu de la parole. A Milet, l'église de Dieu est une construction édifiée par la parole de la grâce qui continue à se transmettre. La figure semble déchiffrée en terme d'église.

Avec ce « testament » de Paul, le parcours de la parole franchit une nouvelle étape: elle passe du fondateur aux pasteurs qui prennent le relais dans la tradition. C'est dans ce parcours, au service de la parole, que le rédacteur lui-même situe son projet pour Théophile. Peut-être le « nous », qui apparaît dans le récit de l'assemblée de Troas et semble aussi recouvrir la halte à Milet (d'après 21,1), souligne-t-il aussi la continuité entre le temps de Paul et celui d'après le départ des témoins: la parole de la grâce poursuit sa course grâce aux pasteurs des églises (les anciens de Milet), mais aussi aux compagnons de Paul. Le récit du parcours de la parole jusqu'aux extrémités de la terre devient parcours dans le temps jusqu'au jour du Seigneur. C'est dans ce cadre que l'épisode de Troas prend toute sa signification pour la foi de Théophile.

Paul, rival de Pierre ou héritier d'Elie.

Les commentateurs relèvent un certain parallélisme entre la résurrection d'Eutyque et celle de Tabitha par Pierre (9,36-42) ou encore celles du fils unique de la veuve de Naïn (Lc 7,11-17) et de la fille de Jaïre par Jésus (Lc 8,41-56).

En effet ces récits présentent quelques affinités. La résurrection de Tabitha a aussi pour cadre une salle haute où des veuves sont réunies. Après la résurrection de la veuve, qui s'accomplit par un geste et par une parole comme dans le cas du jeune homme, Pierre rend Tabitha vivante à l'assemblée, ce qui rappelle la finale du récit de Troas. Ces deux scènes sont situées, la première vers la fin de la course de Pierre, lorsqu'il se rend chez les païens, et la deuxième, au moment où va s'achever le voyage de Paul.

On peut observer aussi quelques points de contact entre la résurrection d'Eutyque et celle du fils de la veuve de Naïn. De même que Jésus exhorte la mère à cesser ses pleurs avant de lui rendre son fils, nous avons vu Paul demander à l'assemblée de cesser de se troubler avant de lui rendre le jeune homme vivant. Le récit de l'épisode de Naïn se situe au cours d'un voyage de Jésus avec ses disciples au-devant de la mort qui se transforme en « sortie de la parole » proclamant ce que Jésus a accompli. Le geste sauveur de Jésus devient parole sur lui dans la Judée et dans toute la région. Cette communication n'évoque-t-elle pas ce qui se passe dans le deuxième livre, où la parole poursuit sa course pour faire passer de la mort à la vie.

A propos du récit de résurrection de la fille de Jaïre, on pourrait relever le contraste entre le sommeil de la mort et le retour du souffle de vie (cette fois comme πνεῦμα et non comme ψυχή). Après le retour à la vie, Jésus ordonne de donner à manger à la fille de Jaïre, ce qui n'est pas sans faire penser à la fraction du pain dans le récit de Troas, d'autant que ce détail de la nourriture est propre au récit lucanien (avec l'évocation du souffle).

Ces quelques traits sont pourtant trop généraux et trop ténus pour conclure que le rédacteur a voulu calquer le miracle de Paul sur ceux de Jésus ou de Pierre. Sur un thème commun, le passage de la mort à la vie, un fil traverse ces différents récits: celui de la puissance de la parole. Une différence pourtant entre le comportement de Jésus et celui de Pierre: Pierre doit prier avant de donner l'ordre à la femme de se lever[13]. Rien de tel chez Paul lors de la résurrection d'Eutyque, mais il ne faudrait pas oublier que le miracle a lieu au cours d'une assemblée cultuelle où la prière a naturellement sa place[14]. Le comportement de Pierre comme l'atmosphère de l'assemblée de Troas insinuent que la puissance ne relève pas du thaumaturge lui-même, mais bien de la parole qu'il proclame. Ce qui est identique, ce ne sont pas les détails même des récits de résurrection, mais la parole du salut qui passe de Jésus à ses témoins en gardant la même efficacité. La parole ne cesse de croître de Jésus à Pierre et de Pierre à Paul jusqu'à ce qu'elle se communique à tout l'univers[15].

Les commentateurs ont encore relevé que ces récits de résurrection pouvaient relever d'une typologie, dont le modèle était la geste d'Elie ou celle d'Elisée[16]. Peut-être aucun récit de résurrection ne présente-t-il autant d'affinités avec la résurrection du fils de la veuve de Sarepta (1 R 17,17-24) que le récit de Troas. Même lieu: la chambre haute. Même geste du prophète prenant l'enfant pour s'étendre sur lui. Invocation du Seigneur pour que sa ψυχή revienne dans l'enfant avant de le rendre *vivant* à sa mère. Haenchen reconnaît qu'il faut préférer ce parallèle biblique à celui que présente la vie d'Apollonius. La comparaison entre les deux textes ne permet pas de conclure à une pure création du rédacteur des Actes par imitation d'un modèle, mais elle soulève une question: pourquoi le rédacteur a-t-il concentré davantage ces traits dans le miracle de Paul? Il faut peut-être se souvenir que Jésus se réclame d'Elie envoyé vers la veuve païenne dès sa

[13] Les témoins accomplissent les miracles au Nom de Jésus (cf. 3,6.12-16 qui donne la clef des miracles).

[14] Cf. Ac 2,42, où sont associées prières et fraction du pain (13,2-3 culte du Seigneur et prière; 16,25-34 prière, parole et table).

[15] Jésus ressuscite le fils de la veuve et la fille de Jaïre: Pierre ressuscite une veuve d'origine juive et Paul ressuscite le jeune Eutyque, au nom typiquement grec. Ainsi la puissance de la parole à partir de Jésus s'inscrit sur un parcours universel.

[16] Il faudrait donc remarquer que la typologie ne concerne pas uniquement Jésus, mais s'étend aux témoins et au temps de l'Eglise.

première prédication à Nazareth (Lc 4,25-26). De fait cette mission de Jésus ne se réalise que par l'appel de son témoin pour les nations. C'est au moment où la parole de la grâce, qui proclame le Nom de Jésus, atteint son terme que le rédacteur se plaît à souligner l'accomplissement de la promesse en faveur d'une église sans doute pagano-chrétienne.

La promesse ne se réalise pas seulement dans la mission de Jésus, par ses actes et ses paroles. Cette promesse, qui donne au peuple sa vocation universelle, exige le temps du témoignage. Avec Pierre et avec Paul, c'est la même parole de grâce qui poursuit sa course et qui, grâce à l'action de l'Esprit Saint, s'accompagne des signes et prodiges qui proclament le salut de tous les hommes[17].

Parole et fraction du pain au sein de l'épreuve

Deux récits, qui encadrent la mission de Paul (16,25-34 et 27,13-44) et qui unissent parole et fraction du pain, peuvent jeter un peu de lumière sur l'assemblée de Troas.

La première scène, qui se situe lors de la fondation de l'église de Philippes, après l'appel du Macédonien entendu à Troas, se déroule également de nuit, puisque minuit et la venue du jour sont indiqués. Cette nuit est illuminée par la parole que Paul annonce au geôlier et à toute sa maison. Tiré de son sommeil et sur le point de se donner la mort, le païen demande la lumière et il est appelé au salut par la parole de Paul. L'épisode se termine par la table dressée et la joie de toute la maison. La prison des témoins, qui menaçait de réduire la parole au silence, devient ainsi l'espace où, au contraire, elle manifeste toute son efficacité[18].

La deuxième scène se passe dans la nuit profonde d'une tempête et d'un naufrage (avec mention de minuit en 27,27 et de la venue du jour en 27,33-39). Au cœur de ces ténèbres du désespoir, où la parole est à nouveau menacée dans sa course vers son terme, Rome, la parole de Paul promet salut et vie (27,23-25.31) à ceux qui prendront la nourriture du salut. En présence de tous, Paul prend du pain, rend grâces à Dieu, le rompt: il s'agit donc de la fraction du pain qui, comme à Troas, est étroitement liée à l'exhortation de Paul[19]. Le salut, non plus du jeune homme seul, mais de tous, y compris des païens, est suspendu à la parole et à la fraction du pain.

[17] Les signes et prodiges des témoins doivent être rapprochés du thème de la «croissance de la parole» (cf. Ac 6,7; 12,24; 19,20) ou du refrain sur la croissance des disciples ou des églises.

[18] Comme en Ac 20,8-10, on relèvera aussi dans cette scène le contraste entre l'en bas de l'épreuve et de la mort (16,24) et l'en haut du salut (16,34); avec Paul, la lumière fait irruption dans les ténèbres.

[19] En ce qui concerne la fraction du pain chez Luc, cf. F. Bovon, *Luc le Théologien. Vingt-cinq ans de recherches (1950-1975)*, Neuchâtel-Paris 1978, p. 399-403.

Tout au long du parcours du témoin, ces scènes font usage des mêmes figures et des mêmes clefs: au cœur de la nuit profonde, celle de la mort qui menace, la parole qui culmine sur la fraction du pain ou sur la table permet aux églises de traverser l'épreuve, aux païens ou aux croyants qui s'égarent de trouver la vie, en attendant que se lève le jour du Seigneur. N'est-ce pas, sur le mode du récit, l'évocation pour Théophile de cette longue veille des églises et des croyants? Lorsque, le premier jour de la semaine, l'assemblée veille en écoutant la parole et en rompant le pain, elle vit la résurrection[20].

Anecdote populaire ou récit théologique?

Il suffit de comparer, même sommairement, cette scène de Troas avec une scène parallèle des Actes apocryphes de Paul pour se rendre compte de l'originalité profonde du récit des Actes. Dans ce récit apocryphe, un jeune échanson de César, attiré par la parole de Paul, s'asseoit sur une fenêtre, en tombe et meurt. Paul, instruit par l'Esprit, annonce l'événement à ses auditeurs, se fait apporter le cadavre, invite à la prière pour que l'enfant vive. Celui-ci reprend souffle (πνεῦμα) et il confesse sa foi au Christ Jésus devant Néron qui le fait enchaîner et torturer. Ce fait est à l'origine de l'arrestation de Paul. La transposition de la scène à Rome nous fait assister à un combat entre Paul et César, où la royauté de l'empereur est renversée par celle de Jésus[21].

Malgré les traits assez similaires, on peut déjà percevoir une tendance à magnifier le thaumaturge lui-même. Même si la résurrection est due à la prière, Paul devient un « charismatique » qui voit à distance et qui est doué d'une puissance surhumaine pour lutter avec le diable et pour affronter le pouvoir de César. Le récit des Actes demeure plus dramatique: le contraste est saisissant entre la parole qui donne vie au jeune homme et le témoin qui déclare qu'il n'attache aucun prix à sa vie, que son seul but est de mener à terme la course en rendant témoignage de l'Evangile (20,24). Alors même qu'il est habité par la puissance de la parole, Paul demeure le témoin faible voué à la mort, en but aux épreuves[22].

[20] Les commentateurs sont partagés sur cette nuit du premier jour de la semaine à Troas: s'agit-il de la nuit du samedi au dimanche ou de la nuit du dimanche au lundi (cf. Lc 24,13.29)? cf. H. RIESENFELD, *« Sabat et Jour du Seigneur »*, in *New Testament Essays in Memory of T. W. Manson*, Manchester 1959, p. 210-217.

[21] Cf. E. HENNECKE-W. SCHNEEMELCHER-R. M. L. WILSON, *New Testament Apocrypha*, vol. II, London 1965, p. 383-385; L. VOUAUX, *Les Actes de Paul et ses Lettres apocryphes*, Paris 1913, p. 289-291 (texte grec).

[22] Il faut relever aussi le contraste entre le jeune vulnérable au sommeil et à la mort du récit des Ac et le Patrocle intrépide du récit apocryphe.

S'il faut situer le récit des Actes par rapport à un point de repère, il faut penser davantage à la « confession » de Paul lui-même en 2 Co 12,1-12 qu'à l'épisode des Actes apocryphes. Dans ce dernier contexte, un certain culte de la personnalité semble déjà percer qui pourrait s'expliquer par un milieu plus perméable au paganisme ambiant. Mais peut-on, comme le fait Haenchen[23], faire de la résurrection d'Eutyque une manifestation de la puissance de Paul alors qu'il poursuit sa course vers le martyre? Si puissance il y a, il s'agit de celle d'une parole qui annonce la vie par la croix.

Un récit pour Théophile

Au terme de ces remarques, il est bon de rappeler qu'elles se veulent partielles et partiales. Elles risquent de jeter le discrédit sur l'indispensable approche des récits de miracles par l'histoire du texte, même si elle demeure périlleuse quand il s'agit des Actes des Apôtres, et par l'appel au milieu religieux ambiant ou aux problèmes ecclésiaux. On pourra surtout mettre en doute le poids d'un seul sondage, même si ce sondage présente quelque cohérence avec d'autres récits ou d'autres textes du livre de Luc.

Cette étude tend simplement à poser la question de la suffisance d'une analyse « diachronique ». A la limite, la lecture « historienne » reléguerait le sens dans le passé. On rétorquera que ce passé n'est pas sans intérêt pour l'actualité, telle la problématique de l'école de Tübingen autour des figures de Pierre et de Paul pour une vision de l'église ou encore celle d'une « popularisation » de la figure de Paul pour discerner le comportement des premières églises à l'égard des formes populaires de la religion. On ne peut nier que l'histoire, saisie à cette profondeur, ne soit éclairante sans mettre en cause le projet même de Luc quand il veut rappeler à Théophile ses racines.

Cette étude voudrait simplement rappeler que Luc lui-même nous a fourni une clef de lecture. Son récit est un livre pour Théophile, où les événements sont une parole pour le croyant dans sa propre actualité. Pour lire, il ne suffit pas de déconstruire le récit en inventant les étapes de sa genèse et en répertoriant les conditionnements de cette écriture. Pour lire, il faut accepter d'entrer dans le dialogue qu'est le livre et parier pour une signification qui s'offre dans le langage lui-même.

[23] E. HAENCHEN, *op. cit.*, p. 562.

LA FIGURE DE L'APÔTRE DANS LES ACTES DES APÔTRES

Les trois contributions suivantes ont été présentées au cours de l'hiver 1978-1979 dans le cadre d'un enseignement de troisième cycle organisé par les Facultés de théologie de Fribourg, Genève, Lausanne et Neuchâtel. Le cours portait sur les Actes canoniques et les Actes apocryphes des Apôtres. Les contributions relatives aux Actes apocryphes vont paraître à Genève chez Labor et Fides sous le titre suivant: « Les Actes apocryphes des Apôtres, christianisme et monde païen ».